

## XYZ. La revue de la nouvelle

### Le viaduc

Jean Pierre Girard



Numéro 47, automne 1996

L'absence

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4174ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (1996). Le viaduc. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (47), 19–20.

## Le viaduc

Jean Pierre Girard

**I**ls étaient trois, dix-sept ans, les meilleurs amis du monde, un trio qui resterait la vie durant, un lien scellé dans le sang et les pleurs, une amitié révélée à l'aube de la connaissance, entre les cases d'une polyvalente sans fenêtres, amitié cristallisée dans la tempête de la puberté ; de ces excroissances de l'âme, ces quelques évidences, ces pactes évidemment rares qui marquent des vies entières.

Ils avaient encore dix petites bouteilles dans leur caisse de vingt-quatre. Dix petites bouteilles pleines, dans leur caisse, et une grande paix, en eux, face à l'avenir, leur vie, leur amitié, leur nuit. Première véritable cuite ensemble, bientôt la fin du secondaire, un lien indéfectible.

Il faisait nuit noire.

Ils allaient bon train sur une route de campagne.

Lui, il était au volant. Sa première voiture, une Toyota jaune, *Une bonne minoune pour le prix*, avait dit P.-H., le type des usagées. Ils étaient tous les trois, encore, au moment où lui, il avait déposé sur le comptoir les trois cents dollars en liquide. *Pis la tank est full, ti-gars*, avait surenchéri P.-H.

D'autres voitures, là-bas, au loin, probablement bien plus belles, circulaient sur l'autoroute vers laquelle le trio se dirigeait.

Il a stoppé sur le viaduc perpendiculaire à l'autoroute. Il a ouvert la portière, est sorti en silence, s'est dirigé vers le parapet pour s'y doucement accouder. Sans poser de questions, intrigués, amusés, entraînés comme à l'habitude par sa grande ferveur à lui, son sens du monde, littéralement portés par leur admiration à son endroit, les deux autres sont descendus de la

voiture pour apprécier la nuit à ses côtés. C'était un cadeau. Ils ont tous les trois fixé longtemps l'autoroute, fiers d'être là.

Lui, à ce moment précis, il aurait aimé connaître quelques vers, de la poésie, des phrases profondes et denses, propres à souligner la nuit, des mots intacts et si justes, des mots francs et si directs, que ce serait presque un caprice de les dire à haute voix pour d'autres que soi, mais des mots qu'il crierait tout de même, lui, tout de suite, là, sur le viaduc, en compagnie de ses amis à vie, peut-être pour justifier, peut-être pour élire, peut-être pour ennoblir leur présence sur ce monticule de béton qui les aide ce soir à frôler ensemble le ciel, il l'ignore, mais il les crierait, ces mots, s'il les possédait. De rares véhicules surgissaient de l'horizon, fondaient vers eux, roulaient sous le viaduc, les phares crevant la nuit noire et leur jeunesse enflammée.

Lui, il a pensé : *Dix, ça fait une de trop, pour qu'il en reste trois à chacun. Équité... Amitié...*

Il a lâché la petite bouteille pleine, celle de trop, du haut du viaduc.

Dans le vide, pas réellement vers un pare-brise, mais comme ça, il ne pensait rien, il ne pensait pas.

Il a entendu la petite explosion. Comme une écluse ouverte dans sa tête. Il a vu déraiper, entendu nettement le crissement. Il a remarqué les dards des phares qui un instant ont dégivré le ciel opaque. Il a entendu le fossé foncer sur le véhicule. Il lui semble avoir parfaitement entendu la plainte de la terre qui se répandait en excuses sous le choc de la voiture qui pourtant la labourait. Il a vu et entendu l'explosion, le feu, les cris de ses amis, la mort dans lui.

Aujourd'hui, il a trente-trois ans. Partout où il va, il porte en lui histoire, et poésie. Il publie, parfois. Je lis toujours. Il est toujours mon ami.

Je ne sais pas s'il le sait.

Sainte-Élisabeth – Joliette  
mai 1994 – novembre 1995